

constatation faite précédemment, de ce fait que la mathématique est une "aventure collective". Si je m'interroge sur mes dispositions quand j'ai fait des maths au cours de ces dernières dix années, en une période de ma vie où l'idée ne me serait pas venue que je pourrais me remettre un jour à publier, et quand il était plus ou moins clair également qu'aucun de mes élèves présents ou futurs n'aurait que faire de mon travail de prospection - il m'apparaît aussitôt que ce n'étaient nullement pourtant des dispositions de quelqu'un qui ferait quelque chose pour son seul plaisir personnel, ou poussé par un besoin intérieur qui ne concernerait que lui-même, sans relation à autrui. Quand je fais des maths, je crois que quelque part en moi il est bien entendu que ces maths sont faites pour être communiquées à autrui, pour être part d'une chose plus vaste à laquelle je concours, une chose qui n'est nullement de nature individuelle. Cette "chose", je pourrais l'appeler "la mathématique", ou mieux "notre connaissance des choses mathématiques". Le terme "notre" ici réfère sans doute, en premier lieu, concrètement, au groupe surtout des mathématiciens que je connais et avec lesquels j'ai des intérêts en commun ; mais il est hors de doute aussi qu'il dépasse ce groupe restreint tout autant qu'il dépasse ma personne. Ce "notre" réfère à **notre espèce**, en tant que celle-ci, par certains de ses membres à travers les âges, s'est intéressée et s'intéresse aux réalités du monde des objets mathématiques. Je n'ai jamais, avant ce moment même où j'écris ces lignes, songé à l'existence de cette "chose" dans ma vie, et encore moins à m'interroger sur sa nature et sur son rôle dans ma vie de mathématicien et d'enseignant.

Le désir d'exercer une action auquel j'ai fait allusion, me semble prendre chez moi, dans ma vie de mathématicien, la forme suivante : faire sortir de l'ombre ce qui est **inconnu de tous**, non seulement de moi (comme je l'ai vu précédemment), et ceci, de plus, aux fins d'être mis à **la disposition de tous**, d'enrichir donc un "patrimoine" commun. En d'autres termes, c'est le désir de contribuer à l'agrandissement, à l'enrichissement de cette "chose", ou "patrimoine", qui dépasse ma personne.

Dans ce désir, certes, le désir d'agrandir ma personne à travers mes oeuvres n'est pas absent. Par cet aspect, je retrouve la fringale de "croissance", d'agrandissement, qui est une des caractéristiques du moi, du "patron" ; c'est là son aspect envahissant et, à la limite, destructeur (cf note 44' § 13.1.1 p. 260). Pourtant, je me rends compte aussi que le désir d'augmenter le nombre de choses qui (pour un temps court ou long) porteront plus ou moins mon nom, est loin d'épuiser, de recouvrir ce désir ou cette force plus vaste, qui me pousse à vouloir contribuer à agrandir un patrimoine commun. Il me semble qu'un tel désir pourrait trouver satisfaction (sinon "dans mon entreprise", où le patron reste assez envahissant, du moins chez un mathématicien d'une plus grande maturité) alors que le rôle de sa propre personne resterait anonyme. Ce serait peut-être là une forme "sublimée" de la tendance à l'agrandissement du moi, par identification avec une chose qui le dépasse. A moins que ce genre de force ne soit pas de nature égotique par elle-même, mais de nature plus délicate et plus profonde, qu'elle exprime un besoin profond, indépendant de tout conditionnement, qui atteste du lien profond entre la vie d'une personne et celle de l'espèce entière, un lien qui fait partie du sens de notre existence individuelle. Je ne sais, et ce n'est pas mon propos ici de sonder de telles questions, de portée aussi vaste.

Mon propos plutôt est d'examiner (dans une optique plus modeste) une situation concrète concernant ma personne : une situation de frustration donc, avec un exutoire partiel et provisoire par une activité mathématique sporadique. La logique de la situation, dès lors, devait m'amener tôt ou tard à **communiquer** ce que je trouvais. Comme jusqu'à l'an dernier je n'étais nullement disposé à consentir pour ma passion mathématique l'investissement de grande envergure et de longue haleine qui aurait été nécessaire pour "exploiter" aux fins de publication, par un "travail sur pièces" circonstancié, les mines que je mettais à jour, il me restait l'alternative de communiquer à certains amis mathématiciens suffisamment "dans le coup" les choses au moins qui me tenaient le plus à coeur.

Je pense que si j'avais trouvé au cours des dernières dix années un ami mathématicien qui joue vis-à-vis